



HAL
open science

A gorge déployée? Rire et guillotine en Grande-Bretagne pendant la Révolution française

Rémy Duthille

► **To cite this version:**

Rémy Duthille. A gorge déployée? Rire et guillotine en Grande-Bretagne pendant la Révolution française. XVII-XVIII Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles , 2013, 70, pp.91-108. 10.4000/1718.512 . halshs-00943016

HAL Id: halshs-00943016

<https://shs.hal.science/halshs-00943016>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À gorge déployée ? Rire et guillotine en Grande-Bretagne pendant la Révolution française

Rémy Duthille



Édition électronique

URL : <http://1718.revues.org/512>
DOI : 10.4000/1718.512
ISSN : 2117-590X

Éditeur

Société d'études anglo-américaines des
XVII^e et XVIII^e siècles

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 91-108
ISBN : 978-2-9536021-5-9
ISSN : 0294-3798

Référence électronique

Rémy Duthille, « À gorge déployée ? Rire et guillotine en Grande-Bretagne pendant la Révolution française », *XVII-XVIII* [En ligne], 70 | 2013, mis en ligne le 01 août 2016, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://1718.revues.org/512> ; DOI : 10.4000/1718.512

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.



XVII-XVIII is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

À GORGE DÉPLOYÉE ?
RIRE ET GUILLOTINE EN GRANDE - BRETAGNE
PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Dans une Angleterre traumatisée par l'exécution de Louis XVI et gagnée par la peur de la révolution, il n'est guère de mise, voire dangereux, de rire de la guillotine. Les loyalistes imposent un contrôle social strict, mais s'ils font du rictus des révolutionnaires français face à la guillotine le signe de l'inhumanité jacobine, ils ne s'interdisent pas d'en plaisanter eux-mêmes, dans des contextes génériques tels que la satire ou le burlesque. Les polémistes radicaux tels que Richard 'Citizen' Lee ou John Thelwall, de leur côté, utilisent l'arme du rire pour déstabiliser les hiérarchies sociales, politiques, et génériques. Le rire, cependant, représente peut-être chez eux un faux-fuyant dans la mesure où il évacue le discours argumenté sur le régicide et la violence révolutionnaire.

Following the execution of Louis XVI England was in the throes of the fear of revolution, and it became bad form or downright dangerous to laugh at the guillotine. The loyalists imposed a strict social ban on such behaviour, considering the sardonic grin of the French Jacobins as a sign of their inhumanity. They did not refrain, though, from occasionally poking fun at the guillotine in specific generic contexts such as satire or burlesque. Radical polemicists such as Richard 'Citizen' Lee or John Thelwall, on the other hand, used laughter as a weapon to destabilize social, political and generic hierarchies. But laughter may have been a way for them to elude serious argument about the regicide and revolutionary violence.

La guillotine, instrument et symbole de la Terreur, a pourtant toujours eu partie liée avec le rire, et ce dès son invention. Son nom même tire son origine des moqueries qui visèrent le docteur Guillotin, dont l'éloquence fit rire l'Assemblée nationale avant de susciter maintes épigrammes et chansons. Le rire jaillit « en prenant pour cible le moment de son discours où Guillotin vantait la rapidité extrême de son mécanisme » (Arasse 26). Daniel Arasse avance que ce rire « signe avant tout un refus : la guillotine transforme trop brutalement l'image de la mort, tant sociale qu'intime » (27). En

Angleterre aussi, on se met à rire de la guillotine, mais pour d'autres raisons, même si la satire se concentre aussi sur l'instantanéité mécanique de la décapitation.

Il faut rappeler que les premières réactions des Britanniques à la Révolution française furent souvent favorables, tant la monarchie absolue était détestée. Une partie des whigs, menée par Charles James Fox, s'enthousiasmait pour les principes de 1789 tout en prônant une réforme somme toute modérée des institutions britanniques. Les « radicaux » allaient plus loin. Les *Droits de l'homme* de Thomas Paine (publiés en deux parties, 1791 et 1792) connurent un immense succès auprès des couches populaires. À partir de 1792, les artisans qui composaient l'essentiel de la *London Corresponding Society* et de sociétés similaires fondées ailleurs en Angleterre et en Écosse étaient attirés par le républicanisme de Paine ou celui de John Thelwall, l'un des rares à assumer pleinement l'étiquette de « jacobin » anglais. Thomas Spence et ses disciples (*the Spenceans*) allaient encore plus loin qu'eux dans le diagnostic des inégalités socio-économiques et réclamaient le partage des terres.

En novembre 1790 encore, Edmund Burke était bien seul, dans ses *Réflexions sur la Révolution de France*, à critiquer les *Droits de l'homme* et à prédire une dérive violente du processus révolutionnaire. Ce n'est que progressivement, à partir des massacres de septembre 1792, suivis par le procès et l'exécution de Louis XVI en janvier 1793, que l'essentiel de l'opinion publique se retourna, et que Burke apparut comme un prophète. Un mouvement dit « loyaliste », soutenu par les élites foncières et la bourgeoisie, se constitua à l'automne 1792 pour diffuser des brochures contre-révolutionnaires parmi le petit peuple.

C'est dans ce contexte de passions politiques intenses que la fixation sur la guillotine prend tout son sens. Si l'instrument de mort est signalé dans la presse dès 1790, c'est à l'occasion de l'exécution de Louis XVI en janvier 1793 que la plupart des Britanniques ont découvert la guillotine, à travers les récits et les gravures la représentant.¹ Elle

1. Par exemple à travers des brochures contenant des illustrations de la guillotine publiées immédiatement après l'exécution de Louis XVI, comme *Description of a Correct Representation of the Guillotine, Published by S. W. Fores, no. 3, Piccadilly, Called, The Martyrdom of Louis XVI. King of France, with Which Print This Is Given* ([Londres, 1793]), ou bien *The Cruel Massacre of the King & Queen of France. With the Decree of the National Convention, in January, by Which Louis was Ordered to Be Beheaded, by the La Guillotine, or Beheading Machine, on which the Queen also Suffered...* (Londres, [1793]).

fascine aussitôt et on retrouve sa présence, directe ou, le plus souvent, allusive, des deux côtés du clivage politique, chez les loyalistes comme chez les radicaux. Il est bien établi que la guillotine « inspira abondamment, de manière à la fois visuelle, fantaisiste et métaphorique, la caricature anglaise » (Dupuy 121). Cette étude laissera de côté la question de la représentation de la guillotine dans la satire graphique, déjà traitée, en particulier, par Pascal Dupuy, pour se concentrer sur les sources écrites. L'évocation caricaturale de la guillotine dans les écrits produit des effets comiques spécifiques par des procédés différents de ceux de l'iconographie (calembours, comique de répétition, parodie, effets de bathos). Surtout, si les conservateurs ont eu abondamment recours à la caricature, les radicaux se méfiaient de l'iconographie et n'ont produit que très peu d'images de propagande.² C'est donc vers les sources écrites (pamphlets, presse, poésie, roman) qu'il faut se tourner pour comprendre l'importance accordée au rire face à la guillotine, tant par les conservateurs que par les radicaux. Non seulement la guillotine était convoquée à des fins comiques ou satiriques, mais un discours était déployé sur le rire, ou plutôt les rires acceptables ou inacceptables face à la guillotine.

Le rire devient un marqueur politique. La représentation de la guillotine dans la Grande-Bretagne des années 1790 pose la question des limites de la liberté d'expression, dans un contexte politique et diplomatique où toute manifestation de sympathie envers la Révolution française devient potentiellement séditeuse. Aussi n'est-il pas possible de faire l'apologie de la guillotine ouvertement ni d'en nier l'horreur par un rire à gorge déployée, sans encourir de sérieux risques de poursuites judiciaires pouvant déboucher sur la peine capitale. Malgré, ou plutôt en raison même de ce risque, certains ne peuvent s'empêcher de rire de la guillotine, soit, peut-on suggérer à titre d'hypothèse liminaire, qu'il faille introduire une distance critique ou ironique, somme toute rassurante, vis-à-vis de l'imminence et de l'horreur du danger révolutionnaire, soit qu'il s'agisse, au contraire, de transgresser l'interdit pour choquer l'opinion et dénoncer les interdits posés par l'étouffante pression du loyalisme. Sans prétendre faire le tour d'un sujet aussi vaste que les représentations comiques

2. Il existe quelques exceptions, comme les caricatures d'Alexander Newton. John Barrell a tenté d'expliquer ce désintéret des radicaux par leur crainte de nuire à la respectabilité de leur mouvement par un usage excessif du grotesque et de la caricature (« An Entire Change of Performance ? »).

de la guillotine, cet article se propose d'explorer le traitement du rire jacobin subversif dans la littérature anti-jacobine, puis de montrer comment l'interdiction de rire de la guillotine, et surtout de l'exécution de Louis XVI, est contournée, à des fins satiriques, par les loyalistes eux-mêmes, mais surtout par les radicaux, à des fins diamétralement opposées, mais étrangement similaires, voire spéculaires à l'occasion.

John Barrell a montré comment, en Angleterre, le langage du sentiment était devenu le mode de représentation dominant de la famille royale, qu'elle soit française ou britannique (*Imagining the King's Death* 49-86). Le destin de Louis XVI, père de famille laissant derrière lui une famille éplorée, relève du pathos et fait couler les larmes ; aussi rire de la guillotine et du défunt roi de France constituent-ils un attentat aux sentiments naturels que doit éprouver tout être sensible. On peut mesurer à la fois la fascination pour la guillotine et les enjeux du contrôle social à partir d'un article de la *St James's Chronicle* (28 mars 1793) au sujet d'une exposition de la guillotine mettant en scène une statue de cire de Louis XVI en martyr :

There is in this town an exhibition of the Guillotine, which, with the addition of a wax-figure, representing the Royal French Martyr, displays a late bloody scene in horrible perfection. On Thursday last one woman was present (we are sorry to say an Englishwoman) who could express her feelings only by a broad unfeeling laughter – The contempt of some gentlemen present, was, however, so forcibly expressed, as to bring a blush into her face. Several of her fair countrywomen were so distressed at the bare representation to human nature, as to leave the room in tears. – These were Englishwomen indeed!

Signe de manque de sentiment, ce rire inconvenant fait scandale et la réaction réprobatrice des *gentlemen* présents, montre bien la force du contrôle social au sein des élites. Au-delà de sa valeur descriptive, cet article a une portée prescriptive, rappelant que la guillotine est censée faire pleurer, non rire. Le rire fait ressortir avec une saillance particulière les enjeux d'identité nationale (opposition entre les Anglais sensibles et les Français dénaturés) et de genre, les femmes étant censées faire montre d'un très haut degré de sensibilité.

La représentation des Français en liesse autour de la guillotine vient, *a contrario*, symboliser la férocité, et plus profondément, la dépravation des révolutionnaires. Cette adaptation du stéréotype

national du Français joyeux s'impose au moment de la Terreur, bien qu'elle ne soit pas liée spécifiquement à la guillotine, mais plus généralement à toutes les formes de violence populaire. L'événement le plus emblématique est le massacre du 3 septembre 1792, au cours duquel un cortège exultant promena la tête de la princesse de Lamballe sur une pique, jusque sous les fenêtres de la reine. Cet épisode est dramatisé dès 1794, dans la tragédie de John Bartholomew, *The Fall of the French Monarchy; or, Louis XVI* : « serpents how they grin ! », s'exclame Marie-Antoinette avant de s'évanouir (87).

Ce récit tragique, dont le souvenir est ravivé par plusieurs publications au cours des années 1790 (par exemple Cléry 31), établit le thème du rire « sauvage » ou « sardonique » que l'exécution sommaire des aristocrates provoque chez les sans-culottes. Ce rire vient symboliser la folie meurtrière d'une révolution impie qui a renversé toutes les lois morales. La presse aime à rapporter que le peuple de Paris se moque de l'angoisse des condamnés sur l'échafaud ; ainsi *The Oracle* (15 octobre 1795), relatant l'exécution du maire de Paris Bailly, présente les rires moqueurs et les plaisanteries salaces de la foule comme une véritable persécution, et la guillotine vient apporter le coup de grâce au pauvre Bailly. Il est loisible de se demander en quoi ce comportement diffère de celui de la *mob* de Tyburn, habituée elle aussi à railler les condamnés dans une atmosphère festive. Le parallèle ne semble jamais avoir été fait directement, peut-être parce qu'il serait trop angoissant et suggérerait que Londres recèle en son sein de nombreux sans-culottes et guillotineurs en puissance.

Les anti-jacobins insistent, au contraire, sur la différence radicale entre l'Angleterre et une France révolutionnaire marquée par l'inversion totale des sentiments naturels. Dans *Memoirs of Modern Philosophers* (1.86-87), Elizabeth Hamilton met en scène le personnage de Vallaton saisi fort naturellement de frayeur à la vue de la guillotine érigée sur la place de la Révolution. Passant par-là, un sans-culotte plus miséricordieux que les autres remarque ses tremblements convulsifs, lui apporte une consolation toute jacobine – ce n'est pas grave d'avoir perdu un proche, cela arrive à tout le monde en ce moment – avant de l'avertir que son comportement pour le moins suspect pourrait lui attirer de graves ennuis. Plus encore : il faut rire des blagues sur la guillotine, ne serait-ce que pour avoir la vie sauve. Le 19 septembre 1795, la *St James's Chronicle* rapporte ainsi l'histoire

d'un Italien qui, se trouvant à Lyon pendant la répression des fédéralistes, s'est vu obligé de rire aux plaisanteries macabres sur la guillotine que faisait le représentant en mission Collot d'Herbois : « Though my laughter was truly Sardonick, I succeeded so much as to please this great Representative of the People ». Le rire de l'Italien est « véritablement sardonique », c'est-à-dire critique envers les révolutionnaires, à l'inverse du rire soi-disant « sardonique » prêté aux révolutionnaires français, qui est simplement méchant et signale leur malignité foncière.

Cette thématique du rire sardonique permet aux anti-jacobins d'éviter la question politique pour se placer sur le terrain de la morale et de la religion. Refusant de voir dans la guillotine un instrument de justice et d'égalité, ils réduisent le projet révolutionnaire à une vaste entreprise criminelle. La qualité proprement sardonique prêtée au rire jacobin illustre la thèse d'Edmund Burke selon laquelle la Révolution, loin de se limiter à sa dimension politique, aurait menacé les fondements de la civilisation européenne, et détruit, au-delà des institutions, les mœurs et jusqu'aux émotions essentielles au maintien d'une société policée. On trouve ainsi chez Burke, en 1796, un magnifique face-à-face des ambassadeurs des monarchies européennes, courtisans au sourire délicat, relique sacrée des mœurs fanées de l'ancien régime, et du révolutionnaire Carnot, arborant un rictus « méprisant, féroce et sardonique » à la pensée qu'il pourrait les guillotiner.³

Cependant, si un tel rire jacobin est signe de dépravation morale, les loyalistes ne dédaignent pas pour autant de ridiculiser les révolutionnaires anglais présumés grâce au potentiel comique de la guillotine, et plus précisément de l'instantanéité de la décapitation, qui avait déjà provoqué l'hilarité de l'Assemblée nationale. Il ne s'agit pas de rire *de* la guillotine, mais de retourner l'instrument contre les jacobins, de les décapiter symboliquement pour créer (ou, dans leur esprit, recréer) l'unanimité loyaliste autour d'un rire

3. « [W]hat a sight it must be to behold the plenipotentiaries of royal impotence [...] sneaking into the Regicide presence, and with the reliques of the smile, which they had dressed up for the levee of their masters, still flickering on their curled lips, presenting the faded remains of their courtly graces, to meet the scornful, ferocious, sardonic grin of a bloody ruffian, who, whilst he is receiving their homage, is measuring them with his eye, and fitting to their size the slider of his Guillotine! » (Burke 34).

partagé. Il est donc loisible, voire encouragé, de rire de décapitations à la guillotine, à condition que les dispositifs rhétoriques contiennent la force potentiellement déstabilisatrice du rire.

Ainsi, les Anglais ont très vite repris du français l'expression « rasoir national » et ont exploité les termes *razor* ou *shaving machine* à des fins comiques ou satiriques. L'expression a donné lieu à de nombreuses plaisanteries sur les barbiers, tant chez les défenseurs de la Révolution française que chez ses détracteurs les plus fervents. Les jeux de mots portent souvent sur la polysémie de mots tels que *shave* (synonyme, pour Samuel Johnson, de : « to strip, to oppress by extortion, to pillage »), et *shaver* (toujours selon Johnson : « a man closely attentive to his own interest », « a robber, a plunderer »). En 1795, une pasquinade file la métaphore : « the French have shaved their shavers » (en d'autres termes, ils ont guillotiné leur clergé) ; plus loin il est question de raser « a hard or horney beard », calembour sur le nom des chefs de file radicaux Thomas Hardy et John Horne Tooke, poursuivis pour sédition devant les tribunaux (*Shaver's New Sermon* 17, 18). Il est acceptable de plaisanter sur le rasoir national, au prix de quelques précautions rhétoriques. On lit ainsi dans *The World*, le 5 septembre 1793 :

An Emigrant advertises a Medicine that will shave a man with the strongest beard in two seconds. If he were not a Loyalist, we should suppose that he meant the *Guillotine!*

La caution loyaliste de l'émigré, et, au niveau syntaxique, la proposition hypothétique et la modalité, autorisent le jeu sur les questions angoissantes qu'étaient l'impact de l'émigration et de la possibilité d'une contagion révolutionnaire en Angleterre.

Le discours loyaliste a aussi eu recours au renversement burlesque ou parodique en exploitant le potentiel comique du motif de la mort mécanique, instantanée, en série. Soit, par exemple, un poème publié à Édimbourg, narratif, dans la veine *mock-heroic*, une réunion de jacobins écossais. Après avoir croqué, tour à tour, divers artisans, tous infectés par la rage démocrate, le poème fait paraître enfin le responsable, le monstrueux Tom Paine. Cependant, les artisans, se rendant compte de leur erreur, se retournent contre Paine, lequel, pris à son propre piège, est guillotiné et envoyé au diable sans plus de cérémonie :

The *hero* now is laid aside,
 By those who got their lessons from him,
 Who now will be the first to *d – n* him;
 And catch him fast in his *own trap*.
 The *guillotine*, with which they slap
 The heads of all their worthies quick,
 And send them shorn to OLD NICK... (*The Philistines*, 56)

Le comique naît du retournement de situation et de l'instantanéité de la mort donnée par guillotine, traduite dans le style burlesque par des termes monosyllabiques assez familiers (*trap*, *slap*, *quick*, *Old Nick*). La décapitation finale vient restaurer l'ordre en éliminant le fauteur de trouble et en ramenant le petit peuple à sa loyauté initiale.

Les contributeurs de l'*Anti-Jacobin Review* ont eux aussi exploité le thème de la guillotine dans leurs satires des révolutionnaires français et de leurs admirateurs anglais. De novembre 1797 à juillet 1798, cette revue, dirigée par William Gifford avec la bénédiction de Pitt, connut la gloire, en grande partie grâce aux poèmes satiriques écrits par le futur premier ministre George Canning. Ces champions autoproclamés de l'anti-jacobinisme pouvaient se permettre des plaisanteries sur la guillotine, car le contexte de la publication levait toute ambiguïté. Avec « La Sainte Guillotine. A New Song, Attempted from the French », ils se sont livrés à un exercice de glorification parodique de la guillotine. Le poème adopte le point de vue des réformateurs tels que Fox et de ses alliés whigs, qui apparaissent comme des épigones des jacobins français. La dernière strophe peint leur rêve d'une invasion française leur permettant d'ériger des guillotines dans toute l'Angleterre :

How our Bishops and Judges will stare with amazement,
 When their Heads are thrust out at the *National Casement!*
 When the *National Razor* has shav'd them quite clean,
 What a handsome oblation to *Saint Guillotine!*

(*Anti-Jacobin* 1.138)

L'auteur glose les termes *National Casement* et *National Razor* en note de bas de page : « *La petite Fenetre, and la Razoire Nationale*, fondling expressions applied to the Guillotine by the Jacobins in France, and their Pupils here ». Reprenant ce nouvel idiome révolutionnaire traduit du français, le texte confine au pastiche de chansons radicales, tout en se démarquant des Jacobins français et de leurs disciples présumés (les émules de Paine et autres radicaux britanniques) par le jeu de la note infra-paginale. Un tel dispositif

permet d'autoriser une chanson subversive à première vue, qui aurait valu des poursuites à son auteur s'il avait été un jacobin affiché tel que John Thelwall.

L'*Anti-Jacobin* critiquait la sacralisation de la guillotine, et s'inspirait de la vogue de l'expression *Sainte-Guillotine* dans la France de 1794 (Arasse 9 ; Lenôtre 169-72), mais il cherchait avant tout à contrôler la représentation de ce symbole, en réponse à la propagande des radicaux anglais, et sans doute, plus spécifiquement, à une chanson composée par Richard Lee (dit Citizen Lee) : *Citizen Guillotine. A New Shaving Machine*.⁴ Cette chanson, publiée sous forme de *broadside* en 1795, se chante sur l'air de « God Save the King » et se place d'emblée sous le signe de la guillotine, symbole de justice :

To thee, just Guillotine,
Who shaves off heads so clean,
I tune my string.

La chanson produit un certain malaise, dû au décalage entre le ton enjoué et l'horreur de la guillotine. Citizen Lee fait une apologie clairement politique d'un instrument de la justice populaire qui effraie les aristocrates. Reprenant l'argument sur l'humanité de cette peine, la chanson promet de guillotiner Pitt, ce qui lui épargnera les longues souffrances de la pendaison :

No, Billy shall not swing,
An Hour upon a String,
To stop his Breath!
Right Honourable Friend,
The Swine shall ne'er suspend,
Thy Neck from Halters End,
In ling'ring Death.

Si la représentation comique de la pendaison du Premier Ministre n'était pas nouvelle – on pense au *Beggar's Opera* de Gay, qui mettait en scène celle de Walpole, à travers des personnages aisément reconnaissables – la chanson de Lee est révolutionnaire en ce que le châtement est dispensé, non par des officiers de la justice royale ou par des hommes politiques, mais par le peuple, les « cochons » (*swine*) qui reprennent à leur compte l'épithète infâmant que leur avait accolé

4. Il en existe des variantes, qui omettent l'exécution de Pitt, comme dans Eaton 344.

Burke.⁵ Lorsque la lame s'abat doucement sur la gorge de Pitt, éclatent les cris de joie du peuple, unanime à saluer la chute du tyran. La chanson se clôt sur un ton comminatoire, rappelant que la guillotine est avant tout un instrument d'intimidation et de terreur :

Long live great Guillotine,
Who shaves the Head so clean,
 Of Queen or King;
Whose power is so great,
That ev'ry Tool of State,
Dreadeth his mighty weight,
 Wonderful thing !!!

Cette défense on ne peut plus claire de la Terreur révolutionnaire et du régicide est presque unique dans les années 1790 ; parmi les sympathisants de la Révolution française, Citizen Lee était l'un des plus violents, ce qui lui valut d'être emprisonné en 1795 pour avoir diffusé, non cette chanson, mais un tract défendant le régicide (Barrell, « An Entire Change of Performance ? » 27).

Lee s'est également illustré dans un genre radical qui eut son éphémère heure de gloire en 1794-1795, celui des affiches de théâtre parodiques (*mock-playbill*), publiées en grand format et destinées à être placardées à travers Londres pour donner, au sens propre, une visibilité à la satire radicale. Ce genre était parfaitement adapté au message, qui dénonçait le gouvernement de Pitt comme un jeu de marionnettes, une lanterne magique ou un spectacle d'illusionniste trompant les foules. La plus violente de ces affiches, *La Guillotine, or George's Head in the Basket !*,⁶ présente la guillotine sur le mode de la farce. On ne sait rien de l'auteur ni des circonstances de publication de cette affiche, qui ne nous est connue que parce que le gouvernement en a produit un exemplaire comme pièce à conviction au procès de Thomas Hardy pour accrédi- ter la thèse d'un complot révolutionnaire. Le spectacle promet l'exécution, par la guillotine, du roi et de tous les hommes de la famille royale. Les loyalistes les plus en vue, dont Edmund Burke (rebaptisé Edmund Calumny pour l'occasion) et John

5. Dans ses *Réflexions sur la Révolution de France* (1790), Burke avait utilisé l'expression malencontreuse « a swinish multitude » pour désigner la canaille révolutionnaire de Paris. Tous ses adversaires s'en sont emparés, pour s'en indigner ou, comme ici chez Lee, pour la reprendre à leur compte et exalter les vertus du peuple insulté par les aristocrates.

6. Barrell, « Radicalism » 18-20. L'affiche, très rare, est reproduite dans l'article (39).

Reeves, chef de file des associations loyalistes, figurent en bonne place parmi les acteurs ; l'opposition whig (Fox, Sheridan, Grey, Erskine) joue les officiers municipaux et les gardes nationaux, comme si la pièce mettait en scène une révolution anglaise calquée sur celle de Paris. L'épiscopat aussi est ridiculisé dans une scène de « tight rope dancing », correspondant aux mouvements convulsifs qui agitent les jambes des pendus à la lanterne, peut-être sur la musique de *Ça Ira*, annoncée elle aussi en interlude, ainsi que la chanson *Bob Shave Great George Our* —, déjà évoquée. Comme les satires loyalistes analysées plus haut, la pièce culmine dans une décapitation finale et festive, même si, bien sûr, ce n'est pas Tom Paine, mais le roi qui est ici guillotiné. L'auteur de ce *mock-playbill* a su exploiter la théâtralité de l'exécution capitale et, en choisissant le genre de la farce, détourner la représentation tragique du régicide.

L'exemple le plus complexe d'une telle déstabilisation générique est fourni par une fable de John Thelwall, « King Chaunticlere; or, The Fate of Tyranny ». Thelwall y raconte, avec beaucoup de drôlerie, comment il a décapité son coq Chantecler parce qu'il se comportait en véritable tyran de basse-cour. Publiée en 1794, la fable fait clairement allusion à l'exécution de Louis XVI et à la possibilité de faire subir le même sort à Georges III. Les historiens ont beaucoup travaillé sur cette fable et sur le procès intenté à son éditeur, Charles Pigott, dont il sera question plus loin. Ils s'interrogent encore sur la signification à accorder au rire provoqué par cette fable, Michael Scrivener se demandant s'il y a lieu de parler de « rire régicide », si tant est que cette notion ait un sens, ajoute-t-il prudemment (111-18, voir aussi Barrell, *Imagining the King's Death* 104-05, Epstein 99-103). La critique actuelle souligne la nature exploratoire, expérimentale des écrits des « jacobins » anglais, la satire permettant d'éprouver les limites de la liberté d'expression en allant le plus possible pour provoquer les autorités.⁷ Thelwall et son éditeur pariaient sur l'effet déstabilisateur du rire : lors du procès, la lecture de l'acte d'accusation, contenant la fable *in extenso*, aurait provoqué l'hilarité du prétoire, en particulier parce que la procédure imposait de répéter « King Chaunticlere, meaning the said King George III ».⁸ L'autorité était bafouée au sein même du tribunal, grâce au formalisme

7. Voir surtout Epstein 97, qui récapitule l'historiographie récente, et l'analyse désormais classique de Barrell, *Imagining the King's Death* 122-23.

8. C'est du moins ce qu'affirmait la veuve de Thelwall, dans des mémoires publiées trente ans après les événements (Epstein 102).

juridique lui-même, ce qui représentait une victoire symbolique importante pour Pigott et Thelwall. Cependant, le message de la fable est indéterminé, appelant le peuple à agir sans pourtant prescrire aucune ligne d'action particulière. Le rire, comme l'a noté John Barrell, permet d'éluder l'argumentation et la prise de position claire sur la question du régicide. Si le recours à une parabole dont le sens reste assez obscur remplace en effet la discussion sur la violence révolutionnaire, sujet sur lequel Thelwall maintient une position ambivalente,⁹ il semble, cependant, que le rire apprivoise cette idée, dans la mesure où il provoque une connivence possible du public avec une représentation, certes très métaphorisée, de la décapitation de Georges III.

Cette ambivalence se retrouve chez d'autres propagandistes radicaux, dont l'éditeur de la fable de Thelwall.¹⁰ Mort en juin 1794, Charles Pigott a laissé un dictionnaire politique publié l'année suivante. L'ouvrage, écrit d'une plume enjouée, donne dans la provocation et reprend toute la critique radicale de la société et de la politique de Pitt. L'article « Guillotine » (Pigott 1795, 50-51) fait l'éloge de cet instrument humanitaire qui abrège la souffrance des condamnés. Il faudrait que tout État monarchique en dispose d'une, pour qu'en cas d'« accident », le roi soit décapité sans souffrir la torture infligée, par exemple, au duc de Monmouth, qu'il fallut frapper à quatre reprises avant que la tête ne tombe. La guillotine, malgré sa grande humanité, glace d'effroi les courtisans, mais on raconte que des menuisiers sont à l'œuvre en Angleterre même pour

9. Thelwall ne fait nulle part ouvertement l'apologie du régicide. S'il interprète largement le droit de résistance comme droit à l'insurrection populaire contre un gouvernement tyrannique, il ne justifie pas tous les actes de violence révolutionnaire. Dans ses discours publics, il use d'un ton violent mais enseigne que la « discussion pacifique », et non la violence, est le moyen d'obtenir des avancées politiques ; son discours prononcé devant une foule immense à Copenhagen Fields le 26 octobre 1795 fut publié sous le titre de: *Peaceful Discussion, and Not Tumultuary Violence the Means of Redressing National Grievances* (Londres, 1795). Steve Poole avance que, selon Thelwall, le régicide ne fait que remplacer un roi par un autre (14), mais il n'est pas sûr que sa pensée soit bien arrêtée sur ce point capital.

10. Le satiriste Charles Pigott s'est enflammé pour la Révolution française ; comme bien d'autres, il a publié une réfutation des *Réflexions sur la Révolution de France* de Burke, dès 1791. En 1792 et en 1794, il a publié anonymement des satires des mœurs dépravées du beau monde, qu'il semblait fort bien connaître. Il fut emprisonné à deux reprises, la première fois à cause de ces publications, la seconde pour avoir, en public dans un café, porté un toast pro-français et jugé séditieux. C'est en prison qu'il composa son dictionnaire politique (Mee).

en construire au cas où il viendrait au peuple l'idée de s'en servir. Le souci affiché d'humanisation de la peine permet de mettre l'accent sur les deux points cristallisant les angoisses des loyalistes : la menace sur la sécurité de la famille royale, et la possibilité d'un complot révolutionnaire.

Si cet article fait une apologie sans réserve de la guillotine, l'article « Neck » est plus subtil et ambigu :

Article: *Neck*, – that slender part that is situated between the head and trunk of the body, on which the gentle axe, and gentler guillotine, glided across, and produced a *solution of continuity*, in the persons of the Tyrants Charles the First and Louis the Last.

“Hear it not, *Duncan*, for it is a knell
That summons *thee* to heaven or to hell.”

MACBETH (Pigott 84).

Pigott cherche à faire sourire plutôt qu'à faire rire, avec un discours en demi-teinte jouant sur l'implicite, l'allusion et le jeu de l'inter-textualité plutôt que sur des plaisanteries connues de tous. Le choix de l'entrée « Neck » provoque un effet de surprise chez le lecteur. Il peut s'expliquer par la volonté subversive de démembrer le corps politique en se focalisant sur un seul petit organe ; il prépare aussi la parodie du discours médical français sur l'humanité de la guillotine, qui glisse doucement sur le cou. La « solution de continuité » renvoie à une autre composante de ce discours, qui fait de la guillotine le symbole de la raison mathématique et géométrique (Arasse 72-73). Tout en semblant minimiser l'importance de la mise à mort, l'effroyable litote en exagère au contraire la portée, en soulignant que le régicide constitue une rupture historique. Le parallèle entre Charles I^{er} et Louis xvi vient rappeler au lecteur le précédent de la première révolution anglaise, et, implicitement, la possibilité d'une nouvelle révolution. Cependant, la citation de Shakespeare vient compliquer le propos et empêche de lire l'article « Neck » comme une simple apologie rieuse du régicide. La phrase est un avertissement sinistre lancé au roi, mais, tirée du soliloque de Macbeth s'apprêtant à tuer Duncan (2.1), elle suggère que les Montagnards, qui ont exécuté Louis XVI et pris le pouvoir à sa suite, sont peut-être des usurpateurs sanguinaires. En tout cas, la citation rappelle la dimension tragique de l'événement et implique la possibilité de lectures contradictoires de la Révolution.

Les sources littéraires montrent bien l'existence de discours exploitant la guillotine pour faire rire ou sourire, choquer et provoquer le

pouvoir ; le sujet macabre de la décapitation contraste toujours avec le ton, qui varie, de la truculence de Chantecler au style pince-sans-rire de Pigott. Ces discours s'enracinent dans une sociabilité intense explorée par l'historiographie actuelle ; aussi est-on à peu près certain qu'ils émanent de ce qui se disait dans les tavernes, les clubs et les auberges où fleurissait une culture radicale, qu'ils façonnent en retour.¹¹ Si la fable de Chantecler, la chanson de Lee « Citizen Guillotine », ont dû être interprétées dans des cercles acquis à la cause radicale, ce qu'Antoine de Baecque appelle « le rire vu d'en bas, à hauteur de rieur » (78), reste pour autant difficile à cerner en raison des biais introduits par les sources. Dans quelle mesure les traces écrites sont-elles représentatives de ce qui se disait ? Un problème essentiel est que les procès politiques de 1793-1794 ont conduit à des destructions de documents compromettants et à des témoignages contradictoires et peu fiables.

Ce qui est sûr, cependant, c'est qu'un humour radical, subversif, où la guillotine avait sa place, était cultivé par les « ultra-radicaux » acquis aux idées collectivistes de Thomas Spence. Leurs activités, délibérément en opposition aux normes de plus en plus strictes de la respectabilité, se poursuivirent clandestinement dans des tavernes de Londres, du milieu des années 1790 jusqu'aux années 1830. Iain McCalman a montré à quel point le rire, la chanson, la provocation, les plaisirs de la chair et de la boisson étaient constitutifs de cette tradition subversive tant en matière politique (républicanisme, collectivisme) que religieuse (déisme, athéisme). Les « spencéens » ont bien dû inventer quelques plaisanteries scabreuses sur la guillotine, eux qui se livraient à des concours rituels de drôlerie lorsqu'ils se réunissaient : c'était à celui qui chanterait la chanson la plus outrancière ou qui porterait le toast le plus scandaleux. McCalman en signale un au sujet de la guillotine : « May the guillotine be as common as a pawnbroker's shop and every tyrant's head a pledge » (122). Il dut y en avoir bien d'autres. Le rire convivial, au sein d'une culture subversive nourrie du symbolisme de la Révolution française, a ainsi contribué à la survie, en temps de répression, d'une tradition républicaine au début du XIX^e siècle.

Ces ultra-radicaux, cependant, se démarquent des sociétés telles que la *London Corresponding Society* qui soulignent, au contraire,

11. Outre les travaux de Barrell, d'Epstein et de McCalman, citons Russell & Tuite, Davis & Pickering et Parolin.

l'honorabilité des artisans, et la respectabilité des réunions qu'elles organisaient. Au cours des réunions, il a pu arriver que fusent des plaisanteries sur la guillotine, mais celles-ci, considérées comme de dangereux incidents, n'ont pas été consignées par écrit. Outre l'exigence de respectabilité, la prudence face au risque bien réel de poursuites judiciaires suffisait à imposer une telle expurgation.

Il serait prématuré de tirer des conclusions trop tranchées de cette courte étude. Une enquête exhaustive sur le rire et la guillotine devrait s'appuyer des sources éparses et difficiles à collecter, et surtout intégrer l'iconographie, écartée d'emblée de cet article. Cependant, même une telle entreprise se heurterait au silence des sources : pour une plaisanterie sur la guillotine glanée dans une lettre, un journal ou une archive judiciaire, combien n'ont pas été consignées par écrit, combien d'Anglais n'ont laissé nulle trace de leur rire sous cape, ou les ont effacées, par prudence ou au gré de revirements politiques ultérieurs ? Malgré ces limites, il paraît déjà établi que la question de la licéité du rire dépend bien sûr de la cible visée, mais aussi de l'identité (sociale, politique) de l'auteur et du contexte social de réception (public plébéien ou non), enfin du genre employé (ainsi que du maintien ou de la subversion de la hiérarchie générique). Même si les dichotomies telles que plébéien/patricien, élite/populaire, voire jacobin/anti-jacobin, doivent être soigneusement définies et problématisées, les lignes de séparation étant floues et contestées dans les années 1790, une logique d'ensemble se dégage déjà. Le gouvernement et les loyalistes craignaient le rire et n'ont eu de cesse de le contrôler, de l'encadrer et de le diriger contre les réformateurs et les novateurs suspects de jacobinisme, en usant, en toute logique, du genre de la satire, non tant pour ramener ces jacobins présumés dans le droit chemin, que pour les humilier et les ostraciser. Les radicaux, à l'inverse, ont cherché à exploiter l'effet déstabilisateur du rire pour remettre en question les représentations fondatrices de l'ordre établi, tout en maintenant une ambivalence calculée sur la question centrale, et ô combien embarrassante, de la légitimité de la violence révolutionnaire et du régicide. Dans le contexte répressif postérieur à 1792, les radicaux se mettaient la tête sous le couperet en faisant rire de la guillotine ; il eût été plus que téméraire de s'aventurer au-delà. Malgré l'opposition apparente entre les traitements conservateur et « radical » de la satire, on note pourtant

dans les deux camps le recours aux mêmes tropes burlesques et au potentiel comique de la décapitation instantanée ; plus profondément, rire de la guillotine a probablement constitué un mécanisme de défense dans les deux cas, soit, chez les loyalistes, qu'il faille mettre à distance l'horreur mille fois dénoncée du jacobinisme et l'angoisse permanente qu'il nourrit, ou bien, chez leurs adversaires, qu'il s'agisse de saluer la Révolution française sans affronter, ni donc assumer franchement, la question de la violence politique.

Rémy DUTHILLE

Université Bordeaux Montaigne

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

The Anti-Jacobin, or Weekly Examiner. In Two Volumes... 4th edition.
London : 1799.

BARTHOLOMEW, John. *The Fall of the French Monarchy; or, Louis XVI. An Historical Tragedy. In Five Acts.* London : 1794.

BURKE, Edmund, *Two Letters Addressed to a Member of the Present Parliament, on the Proposals for Peace with the Regicide Directory of France.* 10th edition. London : F. et C. Rivington, St. Paul's Church-Yard, 1796.

CLÉRY, J[ean]-B[aptiste]. *Journal of the Occurrences at the Temple during the Confinement of Louis XVI... Translated ... by R. C. Dallas.* London : 1798.

The Cruel Massacre of the King & Queen of France. With the Decree of the National Convention, in January, by Which Louis was Ordered to Be Beheaded, by the La Guillotine, or Beheading Machine, on Which the Queen also Suffered... London : [1793].

Description of a Correct Representation of the Guillotine, Published by S. W. Fores, no. 3, Piccadilly, called, The Martyrdom of Louis XVI. King of France, with Which Print This Is Given. [London : 1793].

HAMILTON, Elizabeth. *Memoirs of Modern Philosophers.* 2 vols. Bath : 1800.

JOHNSON, Samuel. *A Dictionary of the English Language.* 2 vols. London : 1755.

The Oracle, 15 October 1795.

The Philistines; or, the Scotch Tocsin Sounders: A Scene At the Jacobin Club, in Blackguard's Wynd. To Which Is Added an Hudibrastic Chapter, Containing The Rise, Progress, and Downfal of the Doctrine of the Philistines, – The Woeful Catastrophic of Their Great Goliah, – And the Destruction of the Hideous Temple wherein His Ignorant Votaries Worshipped Him. Edimbourg : [1793].

PIGOTT, Charles. *A Political Dictionary: Explaining the True Meaning of Words. Illustrated and Exemplified in the Lives, Morals, Character and Conduct of the Following Most Illustrious Personages, Among Many Others. The King, Queen, Prince of Wales, Duke of York, Pope Pius VI.* [suit une longue liste de personnalités politiques allemandes et britanniques, qui se termine par:] *Bishops and Clergy. Charles I. and Louis XVI. By the late Charles Pigott, Esq. Author of the Jockey Clubs, &c. &c.* London : [1795].

The Shaver's New Sermon for the Fast Day. Respectfully Inscribed to the Rev. and Laborious Clergy of the Church of England, By Their Humble Servant, Pasquin Shaveblock, Esq., Shaver Extraordinary. London : 1795.

St James's Chronicle, 28 March 1793, 19 September 1795.

The World, 5 September 1793.

SOURCES SECONDAIRES

ARASSE, Daniel. *La Guillotine et l'imaginaire de la Terreur.* Paris : Flammarion, 1987.

BARRELL, John. « 'An Entire Change of Performances ?' : The Politicisation of Theatre and the Theatricalisation of Politics in the Mid-1790s ». *Lumen* 17 (1998) : 11-49.

—. *Imagining the King's Death : Figurative Treason, Fantasies of Regicide : 1793-1796.* Oxford : OUP, 2000.

—. « Radicalism, Visual Culture, and Spectacle in the 1790s ». *Romanticism on the Net* 46 (2007). 1 February 2013.

<<http://id.erudit.org/iderudit/016131ar>>

DAVIS, Michael T & Paul A. PICKERING, Eds. *Unrespectable Radicals?: Popular Politics in the Age of Reform.* Aldershot : Ashgate, 2008.

DE BAECQUE, Antoine. « Le Rire des historiens : encore un effort... ». *Pourquoi rire ?* Éd. Jean Birnbaum. Paris : Gallimard, 2011. 77-88.

DUPUY, Pascal. « Promis'd Horrors : la mort dans la caricature contre-révolutionnaire anglaise (1789-1799) ». *Sociétés & Représentations* 10 (2000) : 117-33.

- EATON, Daniel Isaac, éd. *Politics for the People: or, a Salmagundy for Swine...* London : [1794].
- EPSTEIN, James. *In Practice: Studies in the Language and Culture of Popular Politics in Modern Britain*. Stanford, CA : Stanford UP, 2003.
- LENÔTRE, Georges. *La Guillotine et les exécuteurs des arrêts criminels pendant la Révolution*. 1893. Asnières : Archeos, 2011.
- MCCALMAN, Iain. *Radical Underworld : Prophets, Revolutionaries and Pornographers in London, 1795-1840*. Cambridge : CUP, 1988.
- MEE, John, « 'A Bold and Free-Spoken Man' : The Strange Case of Charles Pigott. » *Cultures of Whiggism : New Essays on English Literature and Culture in the Long Eighteenth Century*. Ed. Paddy Bullard, Abigail Williams & David Womersley. Newark : U of Delaware P. 330-50.
- PAROLIN, Christina. *Radical Spaces : Venues of Popular Politics in London, 1790 -1845*. Canberra : ANU Press, 2010.
- RUSSEL, Gilian & Clara TUIITE, eds. *Romantic Sociability : Social Networks and Literary Culture in Britain 1770-1840*. Cambridge : CUP, 2002.
- POOLE, Steve. *The Politics of Regicide in England, 1760-1850 : Troublesome Subjects*. Manchester : Manchester UP, 2000.
- SCRIVENER, Michael. *Seditious Allegories. John Thelwall and Jacobin Writing*. University Park, PA : Pennsylvania State UP, 2001.